

CAMILLE LE MERCIER D'ERM

Défense et Illustration de la Langue bretonne

LES ÉLÉMENTS D'UNE LITTÉRATURE NATIONALE

Le Barde Mathaliz

(Georges Le Rumeur)

Membre du *Gorsedd* de Bretagne-Armorique,

Auteur de *BREIZ DIVARVEL*.

Etude biographique et critique,

Accompagnée d'un portrait et de plusieurs dessins du BARDE MATHALIZ.



ÉDITION DU « PARTI NATIONALISTE BRETON »

—
1913

—
O fr. 50

CAMILLE LE MERCIER D'ERM

Défense et Illustration de la Langue bretonne

LES ÉLÉMENTS D'UNE LITTÉRATURE NATIONALE

Le Barde Mathaliz

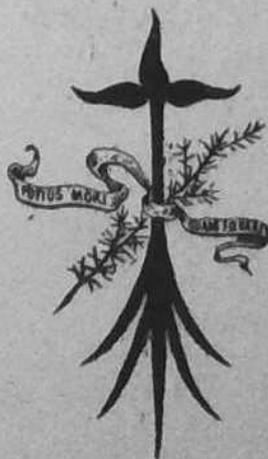
(Georges Le Rumeur)

Membre du *Gorsedd* de Bretagne-Armorique,

Auteur de *BREIZ DIVARVEL*.

Etude biographique et critique,

Accompagnée d'un portrait et de plusieurs dessins du BARDE MATHALIZ.



ÉDITION DU « PARTI NATIONALISTE BRETON »

1913

OUVRAGES

De **GEORGES LE RUMEUR (Barde MATHALIZ) :**

Breiz Divarvel (« *Immortelle Bretagne* »), recueil de Sonnets patriotiques bretons, préface de François Jaffrennou, Barde Taldir : (volume in-16, illustré, chez l'auteur, 4, rue Thiers, à Azay-le-Rideau, Indre-et-Loire, France)..... 3 fr. 50

En Préparation :

Dindan ar Yeo (« *Sous le Joug* »), nouveau recueil de Sonnets patriotiques bretons.

De **CAMILLE LE MERCIER D'ERM :**

Le Nationalisme Breton et l'Action Française, étude : (brochure in-8°, éd. du « Parti Nationaliste Breton »)... 0 fr. 50

Les Exils, poèmes, honorés d'une médaille d'argent de l'*Union Régionaliste Bretonne*, préfaces de Charles Le Goffic et Louis Tiercelin (volume in-18, 2^e édition, Sansot, éditeur, 9, rue de l'Eperon, Paris)..... 3 fr. 50

La Muse-aux-Violettes, poème (plaquette in-16, Sansot, éditeur, Paris)..... 1 fr.

De **LOUIS N. LE ROUX :**

Pour le Séparatisme, essai, précédé du Manifeste du *Parti Nationaliste Breton* (plaquette in-18, édition du *Parti Nationaliste Breton*)..... 1 fr.

Breiz Dishual, organe du *Parti Nationaliste Breton*. — Abonnement : 1 fr. par an.

Cartes postales « **Breiz d'ar Vreiz** » (« *La Bretagne aux Bretons* »), dessin du Barde Mathaliz, édition du « Parti Nationaliste Breton », — le cent 2 fr. 50

N. B. — Pour la vente et la propagande des brochures, manifestes, circulaires et cartes postales du Parti Nationaliste Breton, pour les abonnements à Breiz Dishual, et pour toutes communications, s'adresser à M. RONAN DE KERMÉNÉ, secrétaire général, à Launay (C.-du-N. — Haute-Bretagne).



LE BARDE MATHALIZ-AB-GWENC'HLAN (GEORGES LE RUMEUR)
en costume national.



Le Barde Mathaliz

C'est avec une vraie joie que nous saluons la publication de ce beau livre, *Breiz divarvel*, qui vient à son heure pour enrichir notre poésie nationale et pour affirmer la vitalité et l'efficacité de notre mouvement d'avant-garde. Un livre est un témoignage durable ; un livre, c'est déjà pour nous un **résultat**, et, de ce résultat : *Breiz divarvel*, nous avons lieu d'être fiers. Certes, nous le reconnaissons, nous n'avons ni inventé, ni créé le Nationalisme breton, mais nous nous honorons de lui avoir donné une impulsion nouvelle ; nous n'avons pas davantage inventé ni créé le Barde Mathaliz, mais nous enorgueillissons à juste titre de l'avoir affermi dans sa voie. Son livre comptera désormais parmi ce que l'on peut appeler les « éléments de notre Poésie nationale ». Ces éléments, c'étaient, jusqu'à ce jour, l'admirable recueil des *Barzaz-Breiz*, qui doit être le livre de chevet, le bréviaire de tout Breton conscient ; c'étaient les œuvres de Brizeux : *Telen Arvor*, *Les Bretons*, et telles pages de *Marie* et des *Histoires Poétiques* ; c'étaient les vastes poèmes épiques d'Émile Péhant : *Jeanne de Belleville* et *Jeanne la*

Flamme, et les *Poésies Bretonnes* de son disciple Joseph Rousse ; c'étaient *Bepred Breizad* de Luzel, *Maro Morvan* de Charles Gwennou, *Alan al Louarn* de Toussaint Le Garrec, *L'Ere Bretonne* de Frédéric Le Guyader, *Nominoë* et *Pour la Bretagne* de Louis Tiercelin, *Jeanne de Montfort* de Charles de Keranbars ; c'était toute la glorieuse série des œuvres bretonnes de Berthou : *Dre an Delen hag ar C'Horn-Boud*, et de Jaffrennou : *An Hirvoudou*, *An Delen Dir*, *Barzaz-Taldir*, *Pontkallek*. Et c'est enfin, pour clore cette liste, évidemment incomplète, le premier recueil des poésies de notre ami et compagnon d'armes Georges Le Rumeur, Barde Mathaliz : j'ai dit *Breiz divarvel* (« Immortelle Bretagne »).

Ce livre ne le cède en rien à ceux que j'ai cités, pour la hardiesse et la générosité de son inspiration nationale. La flamme du plus pur patriotisme breton y brille constamment, à chaque page, dans chaque vers. Et c'est là le plus précieux mérite de l'œuvre. Non que nous méconnaissions sa réelle valeur littéraire, mais nous estimons avant tout l'esprit qui l'anime, parce que cet esprit est enthousiaste et réconfortant.

Il importe que je vous présente tout d'abord l'auteur lui-même. J'emprunte mes renseignements biographiques à l'excellente préface que François Jaffrennou a écrite pour *Breiz divarvel*.

Georges Le Rumeur est né à Fougères, en Haute-Bretagne, de parents trégorois, le 28 Août 1882. Il passa son enfance, jusqu'à l'âge de 14 ans, chez son grand-père, tailleur à Lannion, où il commença à s'initier à la langue de ses ancêtres. Il vint ensuite

habiter Rennes, chez sa grand'mère maternelle, où il put compléter son instruction primaire et apprendre le métier d'horloger qu'il exerce toujours.

« La vie de cet ouvrier, écrit Jaffrennou, ne différerait guère de la vie de bien d'autres de ses confrères, n'était un point, — point capital, — qui fait de cette existence droite et sans heurt une existence étonnamment belle, n'était, dis-je, le grain qui tomba dans cette âme et y fit germer la plante miraculeuse de la Poésie patriotique la plus pure et la plus lyrique ».

Cette vocation fut déterminée, vers 1900, à la suite des heureuses circonstances qui mirent Georges Le Rumeur en rapports avec la *Fédération des Etudiants Bretons* de Rennes, fondée et dirigée par François Jaffrennou, Léon Le Berre, Ollivier Sagory, Nouël de Kerangouë, Maurice Lettry..... C'est alors que Le Rumeur sentit vibrer dans son âme profonde le vieil atavisme celtique, qu'il étudia le Breton littéraire et l'Histoire de Bretagne et qu'il s'abonna aux principales revues de chez-nous : *Kroaz ar Vretoned*, *Le Clocher breton*, *L'Hermine*. C'est à dater de cette époque qu'il est devenu le patriote militant que nous sommes heureux de compter aujourd'hui dans nos rangs.

En 1907, au cours des fêtes celtiques de Saint-Brieuc, en présence des délégués de la Grande-Bretagne, le *Gorsedd des Druides, Bardes et Ovates de Petite-Bretagne* le reçut dans son sein et lui conféra le titre et la saie bleue de Barde, avec le nom symbolique de « Mathaliz-Ab-Gwene'hlan ».

Les premiers vers de Mathaliz datent déjà d'une dizaine d'années. Il les publia

dans *Kloc'hdi Breiz, Kroaz ar Vretoned. Ar Vro, L'Indépendance bretonne*, etc. Chose curieuse, alors que ses devanciers développaient leur inspiration en des strophes aux mètres variés, c'est vers la forme fixe et quelque peu précieuse du Sonnet que le Barde se sentait attiré. Ce fait, en lui-même, mérite quelque attention. Le Sonnet, en effet, est pour nous une importation étrangère. Certains lui ont attribué, à tort, paraît-il, une origine italienne. D'après Charles Asselineau, l'auteur du *Livre des Sonnets* et du *Livre des Ballades*, — deux florilèges français édités par Alphonse Lemerre, — le Sonnet, de même que la Ballade, le Rondel et le Triolet, serait bel et bien d'origine française. « L'opinion commune des « érudits, dit Asselineau, est que ces anciens rythmes français, Sonnet, Rondeau, « Ballade, Triolet, ont été mesurés, calqués « sur des airs notés, airs à chanter ou à « danser. Sonnets, Rondes, Ballets ont effectivement le même sens de chant ou de « danse. Il y a là quelque chose d'analogue « au système poétique des Grecs et des « Arabes dont les rythmes poétiques se ramènent tous à un certain nombre de types, de patrons, de *timbres* ». D'origine française, le Sonnet devait passer par la suite en Italie, où Pétrarque l'illustra, et qui le rendit à la France, au temps de la Renaissance. Il fut le grand favori des poètes de la Pléiade. Il triompha aussi en Angleterre avec William Shakespeare et voici qu'il s'acclimate en Bretagne avec Mathaliz. Quelques autres Bardes, même avant notre ami, ont cependant écrit et publié des Sonnets bretons : tel Pierre Pronost, dans son livre *Annaik, Lili ha Roz-*



BANNIEL BREIZ (Le Drapeau de la Bretagne)
Dessin de MATHALIZ (*Breiz diparvel*)

Gouez (1902) ; puis Emile Ernault dans ses *Gwerziou Barz ar Gouet* (1903), Fanch Allinek dans la revue *Ar Vro*, Ar Yeodet-Bocher dans ses *Bleuniou Yaouankiz* (1909), Jaffrennou dans le second livre de ses *Barzaz-Taldir* (1911) et enfin M^{lle} Philomène Cadoret dans son recueil *Mouez Meneou Kerne* (1912). Mais aucun de ces écrivains n'a cru devoir s'astreindre longuement à la rigoureuse discipline du Sonnet, qui n'est guère dans leur œuvre qu'un accident... heureux ; nul n'a eu, comme Mathaliz, l'ambition de devenir le maître sonnettiste de la langue bretonne. Peut-être ont-ils jugé que le Sonnet, en tant qu'importation étrangère, n'est pas dans la tradition celtique et bretonne ; peut-être aussi leur a-t-il paru que ce rythme, à la forme arbitraire et tyrannique et au cadre exigü, a le grave inconvénient de restreindre l'horizon poétique, de couper le souffle, d'émasculer l'inspiration. On peut objecter que le Sonnet est un délicieux travail d'orfèvre, qu'il exige une parfaite habileté d'artiste, qu'il est le bijou ciselé qui sertit une perle rare... Ce sont là les arguments bien usés des anciens Parnassiens français. Laissons-les à leurs derniers disciples ! — Loin de moi, d'ailleurs, la pensée de faire à Mathaliz un grief de son initiative, car elle a son utilité : elle prouve surabondamment que la langue bretonne est assez riche et assez souple pour se plier à toutes les fantaisies des prosodies étrangères. Notre ami a donc eu raison d'écrire des Sonnets bretons, d'écrire même tout un livre de Sonnets bretons. Mais il aurait peut-être tort de continuer à se spécialiser dans ce genre factice. Il a mieux à faire. Je sais de lui quelques poèmes, *Kan Brezel*, *Da Vro-C' Hall*, etc., qui

ne sont point des Sonnets et où son inspiration s'est donné libre cours, et je ne puis m'empêcher de constater que ces strophes régulières sont plus adéquates au génie traditionnel et à la sonorité de la langue bretonne. Nous possédons en Bretagne, sans parler de l'ancien vers à rime interne, restauré par M. Emile Ernault et par Taldir, et que Mathaliz lui-même a expérimenté dans deux de ses sonnets (*Breiz divarvel*, I et II), nous possédons certains mètres quasi-classiques et qui se sont en quelque sorte identifiés avec la langue : c'est, d'abord le distique octosyllabe, d'un charme si particulier, avec le fréquent redoublement d'une partie de son second vers au commencement du couplet suivant ; c'est le mètre habituel de nos *gwerziou* et *soniou* populaires. En voici un exemple caractéristique tiré du *Barzaz-Breiz* :

An neb a venn, hennez a c'hall ;
An neb a c'hall a gas ar Gall,
A gas ar Gall, a harp he Vro
Hag evlithi ter ha tero !

(*Drouk-Kinnig Neumenoiou*).

C'est la forme des *gwerziou* de Pontcallec et de tant d'autres pièces anonymes, et nul ne prétendra que cette forme est insuffisante pour l'expression des sentiments les plus divers, depuis la haine farouche jusqu'à la pitié la plus tendre.

Nous avons aussi le vers de treize pieds, large et scandé, groupé en strophes de quatre unités rimant deux à deux. Et ce mètre nous est bien particulier ; il est bien breton. On en trouve divers exemples dans le *Barzaz-Breiz*, comme *Alan al Louarn*, *Ar Re-Unaned* (dialecte de Cornouaille) et *Er Chouanted* (dialecte du Bas-Vannetais).

Veillez observer la valeur expressive et plastique d'une strophe comme celle-ci, de Jean-Marie Le Jean :

Sutal a ra an avel skiltruz er gwez huel,
Krosmola a ra ar mor en-dro da Vreiz-lzel,
Hag al logodennik-dall, gant diouaskel groc'hen,
A nij kre ha kamm-digamm arog pao ar gaouen.

(*Barzed Arvor*).

Voilà donc les mètres qui doivent rester à la base de notre prosodie. Certes, il serait monotone de n'en point sortir, de ne jamais varier la formule poétique, mais il importe qu'une discipline traditionnelle préside à la création et à la combinaison des rythmes nouveaux et les groupe, autant qu'il est possible, autour de nos rythmes fondamentaux.

Notre éminent compatriote et maître Yves Berthou a eu, l'an passé, l'excellente idée de publier un petit traité de prosodie bretonne : *Kevrin Barzed Breiz*⁽¹⁾, qu'il complètera par un *Dictionnaire des Rimes bretonnes*. Voilà de quoi nos Bardes sauront tirer le meilleur profit.

Si j'ai cru devoir faire quelques réserves de principe, en ce qui concerne la forme artificielle du Sonnet, je n'en puis que louer davantage la virtuosité avec laquelle le Barde Mathaliz a triomphé des difficultés qu'il s'était imposées. Ses Sonnets ont toutes les qualités du genre, et, puisque j'ai prononcé tout à l'heure le mot *Parnassien*, je ne ferai pas injure à notre ami en lui disant qu'il a affirmé, dans *Breiz divarvel*, toute l'application, tout le talent, tout l'art d'un... Parnassien breton. La langue est

(1) *Kevrin Barzed Breiz*, 1 plaquette in-12, H. Champion, ed., 5, quai Malaquais, Paris, 1912. — 0 fr. 50.

harmonieuse et imagée, la rime remarquablement riche et bien choisie ; le dernier vers de chaque Sonnet renterme généralement le trait décisif qui frappe, qui se fixe dans la mémoire du lecteur. Et, d'ailleurs, Mathaliz a pris avec la forme régulière du Sonnet des libertés grandes, ce dont je ne puis que le féliciter : il ne respecte pas toujours la règle qui veut que les deux quatrains soient écrits sur deux rimes seulement ; d'autres fois, il entrecroise ses rimes dans un ordre imprévu, ou bien il restitue au Sonnet le privilège d'ordinaire réservé à l'Ode, de mêler dans ses strophes — quatrains ou tercets — des vers plus courts, alternés avec le mètre-type adopté tout d'abord pour l'ensemble de la pièce. Il en résulte pour l'œuvre de Mathaliz une remarquable variété de rythme que l'on n'était certes pas en droit d'exiger d'un recueil de ce genre. Et, si la forme concise qu'il affectionne ne permet point au Barde de développer avec ampleur une idée en quatorze vers, il y supplée par une précision de pensée et d'expression, exempte au surplus, de toute sécheresse, qui fait que ses Sonnets resteront, dans la littérature bretonne, comme des modèles parfaitement représentatifs.

‡

Notre règle générale veut que nous prenions moins souci de la qualité de la forme que de la valeur du sentiment exprimé. Nous ne faisons pas de « l'Art pour l'Art », parce que nous estimons que l'Art ne doit pas être une fin, mais un moyen. Nous avons donc pour principe de

nous intéresser à la Littérature, à la Poésie. surtout dans la mesure où elles peuvent servir l'idée nationale. Et, à ce seul titre, *Breiz divarvel* mériterait déjà le suffrage de tous les vrais Bretons.

Nous allons essayer d'analyser la pensée de ce livre que Mathaliz dédie, dans la pièce liminaire, « à tous ceux qui luttent pour défendre leur Bretagne contre l'oppression française — qui veulent une patrie libre, forte, et belle entre les plus belles » : (*Kinnig*).

« Mathaliz », ce surnom de « Mathaliz », le Barde l'a repris en souvenir de ses ancêtres qui l'ont porté, et il s'en fait une arme de combat, « pour défendre le vrai, le bien, l'esprit celtique et la patrie bretonne, si maltraités par le Frank » : (*Va Hano-Barz*). Il adresse ensuite une invocation à Yor, le Dieu des Celtes, et lui demande de nous donner « une Patrie libre ou la mort ». Mathaliz glorifie le patriotisme (*Karante-Vro*), le vrai patriotisme, animé du seul amour de notre unique Patrie : la Bretagne. « Si je n'étais Breton, Breton je voudrais être », s'écrie-t-il, avec un magnifique enthousiasme :

Ma na vijen Breizad, Breizad 'karfen bezan !

Il glorifie aussi les Bardes (*Ar Varzed*), ceux des deux Bretagnes, qui sont à ses yeux les mainteneurs du patriotisme celtique. Grâce à eux, grâce aux efforts unis de tous les bons Bretons, le « Pays sacré de Nominoë, notre Armorique durera à jamais, malgré les Franks, comme les rochers de nos rivages et les *menhir* de nos landes : *Breiz divarvel, Immortelle Bretagne!* » C'est le titre du livre ; c'est aussi celui de deux Son-



BREIZ O TEBBI HE CHADENNOU
(La Bretagne brisant ses chaînes)

Dessin de MATHALIZ (*Breiz divarvel*)

nets composés selon l'ancienne métrique bretonne, à rime interne, et couronnés en 1912 par la *Fédération Régionaliste de Bretagne*. Voici le second de ces sonnets dont on remarquera la facture habile et compliquée :

Breiz divarvel

Kaer 'n eus da enebour diskiant ha bourdus
Kredi penôs brema n'out 'met eur c'horf maro
Dindan e hualou, n'eus forz ! mam c'halloudus,
Lez gant ar Gall digar e gredennou garo,

Ha bez dinec'h ! Rak ni, da vibien diniver,
Ni holl, da vugale, da Vretoned leal,
Ez omp war-zao bemde, prest d'ober hon dever
A vrogererien gwe, 'vel hon Tadou gwechall,

D'az mirout piz, heb aon, ouz dent al leoned,
Ouz an islonkou don ha da skuilh gwad hon c'hreiz,
Gant dudi, mar d'eo rei, o Mam-Vro garet Breiz !

'N eur ziwall nan hepken da enor, da c'hened,
Nan hepken da yez ker ha da spered kerreiz,
Met ive da c'hiziou ha da frankiziou reiz.

Qui donc a proclamé jadis qu' « il n'est pas plus grand noblesse que d'être Breton » ? C'est à peu près, sous une autre forme, ce que l'illustre romancière française George Sand a redit éloquemment, à propos de notre *Barzaz-Breiz* : « Un seul Pays est à la hauteur, dans sa Poésie, de ce que le génie des plus grands Poètes et celui des Nations les plus poétiques ont jamais produit. « Nous voulons parler de la Bretagne... Le « Tribut de Nominov (Drouk-Kinnig Neume-noiou) est un poème de cent quarante vers, plus grand que *L'Iliade*, plus complet, plus beau, plus parfait qu'aucun chef-d'œuvre sorti de l'esprit humain... En vérité, aucun de ceux qui tiennent une plume ne devrait rencontrer un Bre-

« ton sans lui tirer son chapeau » (1). Ce magnifique et juste éloge a inspiré à Mathaliz son sonnet : *Pez a lavare George Sand*. Oui, nous pouvons être fiers d'être des Bretons, car les Bretons ne sont point ces attardés, ces « Barbares » dont les Français se gaussent impudemment. Les Bretons qui connaissent l'histoire de leur Pays peuvent faire fi des railleries de « l'oppresser maudit » : (*Henvelidigez*). Ils peuvent être fiers aussi de leur langue, la langue des Celtes : (*Yez ar Gelted*).

Cette langue des Celtes, Mathaliz le déclare avec orgueil, il a appris à la parler et à l'écrire afin de « chanter la Bretagne et de soutenir, par ses chants, le courage de ses compatriotes, dans leur lutte contre l'oppresser frank ; il l'a apprise pour aimer plus encore sa Patrie et pour mieux comprendre les beautés cachées de son âme » : (*Lorc'h a zo ennon*).

Je suis moi-même en mesure, de par mon expérience personnelle qui est encore toute récente, de confirmer pleinement cette attestation de notre ami et de constater l'immense supériorité du Breton qui connaît sa langue nationale sur celui qui l'ignore. Ce dernier ne soupçonne pas combien l'étude du *Brezoneg* est utile et féconde, je dirai même indispensable, pour s'assimiler l'esprit breton, pour pénétrer l'âme bretonne, pour sentir et comprendre la Bretagne, la vraie, et vivre en communion avec elle ; combien la connaissance de cette langue merveilleuse est apte à nous révéler des horizons nouveaux et à nous débarrasser de toutes les bretonneries d'opéra-comi-

(1) George Sand : *Promenades autour d'un Village*.

que dont un certain snobisme français et pseudo-breton reste entiché et dont nous sommes, nous, écœurés. C'est un devoir, pour tous les Bretons lettrés, même de Haute-Bretagne, de connaître leur langue, — de l'apprendre, s'ils l'ignorent, — de la parler, de l'écrire. Elle doit vivre, elle aussi, à jamais, — *divarvel!* immortelle, comme la Bretagne, — car, selon la parole de Luzel, c'est elle, aujourd'hui, « qui est la vie de la Bretagne » :

Rag te, Iez koz, eo buhez Breiz.

Nous devons donc, d'un cœur unanime, défendre et propager la langue des ancêtres. Quiconque y manquera, quiconque la reniera est traître à son Pays. Or, « la plus odieuse chose qui soit, c'est de voir un Breton trahir son Pays et le vendre à l'étranger, par intérêt ou par lâcheté » :

Met hezusoc'h c'hoaz eo gwelet
Arvoriz yud ha pengollet
O werzan da Vro-C'Hall direiz,
Evit enoriou gwak, o Breiz.

(An hezusan tra).

Hélas! combien faux, en effet, ce dicton qui prétend que « jamais Breton ne fit trahison »! Les trahisons abondent dans notre histoire, et l'heure présente ne nous épargne point d'attristantes défections. Et cependant, malgré ces lâchetés, malgré ces trahisons inévitables, la Bretagne vit, survit, demeure, triomphe. Les monuments romains ont croulé, nos *dolmen* résistent; le latin est mort, le breton est vivant. De même, notre Race finira par triompher de ses oppresseurs :

Trec'h e vo, memes tra, d'hon gwaskerien herie;
Ha, dirak testeniou diskaret o brasder,
Hon Gouenn a skedo c'hoaz, nerzus ha dibreder!

(Buezusded hon Gouenn).

Pour vaincre, il faut nous unir! il faut secouer notre léthargie! *Dihunomp!* réveillons-nous! « Réveillons-nous, Celtes d'Armor et de Tramor! montrons aux Franks et aux Saxons que nous sommes toujours une race forte, et que nous voulons vivre en paix, mais vivre libres. » *Potius mori quam fœdari!*... Plutôt la mort que l'esclavage! (*Kentoc'h mervel!*)

La voix du Barde prend tour-à-tour des intonations violentes et persuasives, énergiques et tendres; tantôt il va jusqu'à l'invective la plus ardente, la satire virulente contre les oppresseurs de sa Patrie, et tantôt il adopte un ton calme, résolu, convaincant, pour ranimer les courages affaiblis.

C'est que Mathaliz a la foi d'un apôtre, cette foi communicative qui réveille et reconforte. A un de ses confrères, qui désespère, il montre que rien n'est perdu et que les temps sont proches: « Notre langue est honorée plus que jamais, notre histoire est étudiée avec amour; bientôt l'esprit celtique triomphera de l'esprit français qui désagrège notre Pays »: (*Deur C'Henvreur*).

A tous les mauvais prophètes, à tous les lossoyeurs de la Bretagne, à tous les *diletanti* romantiques qui, de génération en génération, affectent de se considérer comme « les derniers Bretons », Mathaliz répond victorieusement, avec Brizeux :

Non! nous ne sommes pas les derniers des Bretons!

A ceux qui, de parti-pris, méconnaissent la besogne accomplie, le chemin parcouru,

les progrès incessants de l'idée bretonne, le Barde oppose, en notre langue, ce beau cri du grand-prêtre d'Israël, dans la tragédie française de Racine :

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles !

A ceux qui, comme Anatole Le Braz, dans sa thèse sur *Le Théâtre Celtique*, se sont trop hâtés de sonner le glas de notre littérature⁽¹⁾, Mathaliz, dans *Breiz divarvel*, (après Tiercelin, dans *La Bretagne qui chante*), montre avec orgueil l'opulente floraison de comédies, de mystères, de drames nouveaux, qui, chaque jour, éclosent et propagent leur salubre parfum dans tout le pays, grâce au dévouement de nos 70 ou 80 troupes populaires : (*Huvre ha Gwirionez*).

N'est-ce donc point un vrai miracle que cet admirable Théâtre Breton de Sainte-Anne d'Auray, fondé par l'abbé Joseph Le Bayon, à la fois auteur et directeur, et qui, chaque année, attire à ses spectacles des foules de plus en plus nombreuses, à tel point que sa renommée est déjà mondiale et qu'on l'a surnommé à juste titre « l'Ober-ramergau breton ». ⁽²⁾

Et ce n'est pas seulement notre théâtre qui renaît de ses cendres, c'est aussi notre poésie nationale. Un seul livre comme *Breiz divarvel* suffirait à le démontrer. Mais voici qu' « une compagnie nombreuse de

(1) Anatole Le Braz vient de confesser son erreur passée dans un important article sur *Une Oeuvre bretonne*, celle de l'Abbé Perrot, directeur de la revue *Feiz ha Breiz*, qui s'efforce de créer à Saint-Vougay (Léon), près du fameux château de Kerjean, un théâtre breton comparable à celui de Sainte-Anne d'Auray (Cf. *L'Ouest-Eclair*, de Rennes, 3 Juin 1913).

(2) Voir les importants articles qui ont été consacrés, ces années dernières, au Théâtre de Sainte-Anne d'Auray dans les principales revues de Paris : *Le Mercure de France*, *Le Mois Littéraire et Pittoresque*, etc.



LEVRENEZ BREIZ HA KOG BRO-C'HALL (La Levrette bretonne et le Coq gaulois)
Dessin de MATHALIZ (Breiz divarvel)

Bardes de cœur » confirme par ses chants cette Renaissance bretonne : (*Adsavedigez Breiz*). Mathaliz glorifie nos Bardes nationaux : Brizeux qui, le premier, dénonça « les méfaits de l'esprit français », La Villemarqué qui nous a révélé les immortels *Barzaz-Breiz*, si peu tendres pour les « Fransijen hudur », et Louis Tiercelin qui, par son œuvre personnelle, par sa belle revue *L'Hermine*, par le recueil collectif du *Par-nasse Breton Contemporain*, a largement contribué, depuis 1890, à cette Renaissance Bretonne qui s'affirme, de jour en jour, avec un éclat incomparable : (*Esper Brizeuk, Da Germarker, Da Loeiz Kersilin* ⁽¹⁾).

Il convient de rappeler ici, à propos de Mathaliz, ces quelques lignes de l'éloquente préface que Charles Le Goffic consacrait, en 1903, aux *Barzaz-Taldir* de Jaffrennou : « Il croit aux destinées de sa race « comme il croit en Dieu. Feuillotez ses « livres : vous n'y trouverez pas une stro- « phe, pas un vers qui traïsse le découra- « gement. A d'autres de sonner le glas de « la Bretagne ! Lui répète avec une énergie « farouche le vieux cri national des ancê- « tres : *Breiz da virviken !* Bretagne à « jamais !... Refaire une Bretagne ne lui « suffit pas : le mirage du celtisme uni- « versel tremble par moments devant ses « yeux, donne à ses paroles je ne sais quel « tour augural et sybillin. Et qui sait jus- « qu'ou peut percer le regard de ce « voyant ? »

Pour l'auteur de *Breiz divarvel*, (comme pour quiconque veut bien examiner la ques-

(1) Ce dernier Sonnet figure dans le recueil *Les Poètes de Bretagne à Louis Tiercelin*, publié en 1912 par les soins d'Edouard Beaufrès.

tion sans parti-pris), tout espoir de relèvement n'est donc pas perdu ; bien au contraire, les plus heureux symptômes ne cessent de se manifester, et il faut être aveugle pour ne pas les voir. La Bretagne est loin d'avoir perdu sa vitalité ; elle est toujours, en réalité, un merveilleux réservoir d'énergie :

Ni zo bepred
Bretoned,
Bretoned, tud kaled ! (1)

Oui, mon cher Mathaliz, nous sommes toujours la « race forte » qu'a chantée Brizeux, et non point la « pauvre race délabrée » que les Français s'imaginent ; nous sommes toujours les Bretons fidèles, les Bretons irréductibles, les Bretons de pied en cap, « les Bretons » ! sans plus : (*Breiz penn-kil-ha-troad*). Et c'est précisément pourquoi la marâtre *Bro-C'Hall* s'est toujours montrée si acharnée à persécuter la pauvre *Breiz* : (*D'hon Breiz hepken !*)

Si le Breton est tenté de l'oublier, le Frank lui rappelle rudement sa servitude. L'esclave doit servir son maître sans se plaindre et s'immoler pour le tyran : (*Mestr ha Mevel*). Hélas ! où est le temps où le grand Roi Nominoë, Père de la Patrie, secouait le joug frank, écrasait à Ballon les armées de Charles-le-Chauve et dressait la Nation bretonne dans sa gloire et sa splendide indépendance : (824-851) ! Où est le temps où Pontcallec et ses compagnons se levaient pour affranchir leur Pays et mouraient héroïquement à Nantes, décapités « par le Français fourbe, par le Français

(1) Brizeux : *Kanaouen ar Vretoned* (TELEN ARVOR).

cruel, par le Français insensé, véritable homme de proie, transporté de fureur chaque fois que la Bretagne entr'ouvre à l'espoir ses yeux en larmes... Le temps peut passer, mais le souvenir de nos martyrs est éternel » : (*An amzer 'c'hall tremen*). Pourtant, voilà trop longtemps que le joug étranger pèse sur nous. La colère gronde dans nos âmes. Prenez garde, Franks et Saxons ! « Tremblez, tyrans des deux Bretagnes ! » La grande union panceltique s'affirme et se tortifie pour notre délivrance et celle de nos frères : (*Krenet!*) Les Bretons veulent l'enseignement de leur langue, le respect de leurs coutumes, la reconnaissance de leur nationalité : (*Youlou ar Vreiziz*).

Mathaliz sait que nous n'avons « rien à attendre de la détestable politique du Frank... Il n'a plus aucune confiance dans le vieil oppresseur de notre race. A la Chambre française, nos députés sont las d'implorer en vain. Nous n'obtiendrons que ce que nous prendrons de force » : (*Man da c'hortoz*).

Relevons donc nos fronts courbés ! Unissons-nous ! Dressons sous le ciel nos étendards d'hermines, et luttons sans trêve pour affranchir notre Mère-Patrie de la domination étrangère : (*Banniel Breiz*). Courage, car les temps sont proches ! l'heure des Celtes va sonner ! Déjà l'Irlande se délivre ; bientôt toute la Celtie secouera le joug séculaire :

An Amzeriou 'zo arru

O ! na pebez dudi ! na pebez fouge reiz
A garg hizio-an-de kalonou ar Gelted !
O ! na pebez gêder ! na pebez joausted
A ren erfin e-touez bugale an diou Vreiz !

Lec'h o deus, evit gwir, lec'h o deus da vezan,
Muioc'h eget biskoaz, evurus ha lîrzin,
Rak an amzeriou kaer diouganet gant Marzin
A zo arru ! Dija Iverzon ar vrasan

Eus o brolou kadarn, Iverzon, het kouezet
Ken izel, 'man dirag an holl-ved souezet
O paouez adkavout he frankiz a wechall ;

Ha, gant éun nerz neve, bremen he c'hoarezed,
Kymru ha Skoz ha Breiz ha memes Kernewall
A ôz ive, dindan bleinadur ar Varzed,

An emgann meur hep laz o rento dishual.

C'est sur cet unique sonnet de quinze vers et sur cette parole d'espoir, qui retentit comme une fanfare de délivrance, que se clôt le livre de Mathaliz. On y chercherait en vain un vers qui ne soit inspiré par l'amour de la Bretagne. Outre les pièces patriotiques que j'ai mentionnées et qui sont, de beaucoup, les plus nombreuses, on trouve dans le recueil quelques sonnets de genres descriptif, sentimental ou philosophique, tels que *Devez Haw. Korventen, Brec'h-Helian, Beure Lîrzin, O Mor, Va Ene, Stad al Labourer, Chalmou va Bro, Anken, O Heol, Reier Ploumanac'h, Serr-Notz, Ar Glanvourez yaouank, Bro Gerne, Me gar, Enez Heussa, Mene-Bre*. Mais, dans tout cela, pas un vers d'amour ; Mathaliz n'a d'autre amour que celui de sa Patrie ; sa Maitresse immortelle, c'est la Bretagne : « Jamais les yeux des femmes — Ne m'ont fait soupirer. — Car à la Bretagne j'ai donné — Tout mon amour avec joie » : (*Va C'Hoantiz*). Et, quand il nous dévoile son âme, (*Va Ene*), c'est encore à la seule Bretagne, pays de ses rêves, que le Barde rend hommage :

Te da unan, Armor, eo Bro va hunvreou !

Certes, il faut qu'il soit bien puissant,

le sentiment que la Bretagne inspire à ses fils, et même, et surtout, peut-être, à ceux qui, comme Mathaliz, sont exilés d'Elle ! Il faut qu'il soit bien puissant et bien profond, le sentiment qui nous vaut de telles œuvres, — œuvres dont on trouverait malaisément l'équivalent à l'étranger. L'auteur de *Breiz divarvel* a raison de dire qu'il n'est pas au monde un Pays aussi aimé, aussi idolâtré par ses fils, que notre immortelle Bretagne : (*Breiz hag he Mibien*).

Louons donc la belle unité de cet ouvrage hors de pair qui atteste une réelle maîtrise d'inspiration et d'expression et qui classe d'emblée son auteur parmi les premiers de nos Bardes nationaux. Nous ne doutons pas que la portée d'un tel livre soit considérable.

Peut-être y a-t-il lieu de regretter que Mathaliz n'ait pas cru devoir faire suivre ses Sonnets d'une traduction française, de façon que la pensée en fût accessible, non seulement aux Hauts-Bretons, malheureusement non initiés à la langue celtique, mais même aux Français qu'il serait utile de mettre au courant des tendances nationales de notre littérature. D'une façon générale, nous sommes partisans de traduire nos œuvres bretonnes, de les traduire non seulement en français, mais même, autant qu'il est possible, dans les principales langues du monde. Le haut renom de notre Pays ne peut évidemment que gagner à cette diffusion, sans qu'on en puisse redouter, d'ailleurs, aucun préjudice pour la langue bretonne.

Avant de terminer, il convient de dire un mot de la présentation typographique de *Breiz divarvel*, qui fait grand honneur aux presses de l'Imprimerie du Peuple, di-



MENE-BRE (Le Méné-Bré)

Dessin de MATHALIZ (*Breiz divarvel*).

rigée à Carhaix par notre confrère Jaffrenou. Le volume est tiré sur beau papier de la maison Vallée, de Belle-Isle-en-Terre, qui porte en filigrane l'inscription : *Milin-Paper Breiz*, avec une hermine accompagnée des initiales V. F. D'autre part, *Breiz di-varvel* contient, outre le portrait de l'auteur, en costume national, un certain nombre d'illustrations hors-texte, dues au crayon du Barde lui-même. Dessinateur et poète, Mathaliz s'est formé seul. Il est entendu que si quelque critique rigoureux voulait examiner de près les illustrations du livre, il n'aurait point de peine à y découvrir d'incontestables fautes techniques. Mais, ceci est de peu d'importance. Les dessins de Mathaliz valent moins par leur exécution que par la singulière hardiesse de leur conception, par leur allure expressive, par la foi qui les anime, par l'enthousiasme qui les a créés, par l'intensité de certaines physionomies et l'énergie de certaines attitudes. Mathaliz dessinateur me rappelle les naïfs et passionnés artisans du temps passé qui ont sculpté dans le bois et dans la pierre les vieux Saints miraculeux qui sont le charme de nos chapelles bretonnes. Notre Barde-ouvrier, lui aussi, lorsqu'il entreprend de fixer une silhouette ou un paysage, suit son inspiration naturelle, et cette inspiration ne le trompe pas ; son art, comme celui des primitifs, émeut par sa sincérité et par une certaine gaucherie spontanée, rebelle aux principes enseignés, et qui ne manque pas de caractère. Voyez ce petit gars — la jeune Bretagne — brandissant fièrement l'étendard national,

Le merveilleux étendard blanc semé d'hermines

qu'a chanté Edouard Beaufils ; voyez, sous le gracieux costume des filles de l'Aven, cette « Bretagne brisant ses fers » et jetant aux échos un cri de délivrance ; voyez surtout, solidement campé sur un plan réduit du territoire breton, et tourné vers l'Est, bras croisés, dans une attitude résolue, cette inoubliable figure qui symbolise toutes nos résistances séculaires et qui personnifie notre devise : *Breiz d'ar Vreiziz = La Bretagne aux Bretons* (1) ! Considérez encore cette ingénieuse allégorie où la levrette bretonne, ayant enfin rompu sa chaîne, poursuit et chasse le coq gaulois hors de nos frontières figurées par un filet et par un poteau où nos hermines voisinent — sans se confondre — avec les trois couleurs françaises. On trouve aussi, dans le livre de Mathaliz un dragon celtique portant l'écusson bardique (argent, azur, sinople), un paysage maritime, avec un soleil levant qui illumine de ses larges rayons divergents un haut menhir inébranlable, emblème de notre « immortelle Bretagne », et enfin une aride et saisissante silhouette du *Mene-Bre*, notre montagne sainte, notre « Parnasse » du pays Trégorois, illustré par les Gwenc'hlan et les Hervé, les Luzel, les Rannou et les Yan-ar-Gwen.

‡

Voilà donc l'œuvre dont Mathaliz vient de faire hommage à son Pays et à ses compatriotes. Je suis certain d'être ici l'interprète de tous nos amis et de tous les vrais

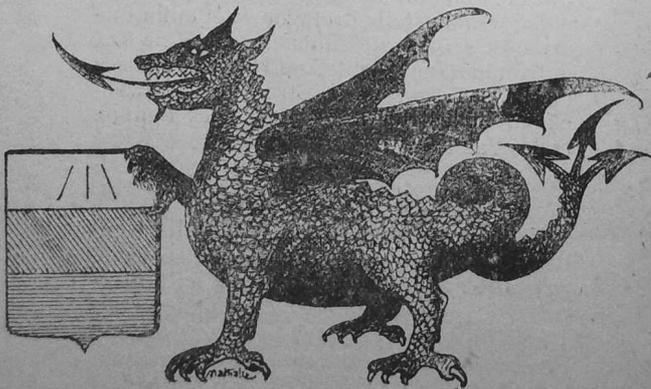
(1) Ce dessin de Mathaliz a été édité en cartes postales de propagande par le Parti Nationaliste Breton. En vente aux bureaux de *Breiz Dishual* : 2 fr. 50 le cent.

Bretons, en félicitant le Barde et l'artiste de l'effort accompli avec tant de cœur et tant de foi, et en lui souhaitant tout le succès qui lui est dû. Et je ne puis mieux terminer qu'en répétant ces paroles de Taldir, à la fin de la Préface :

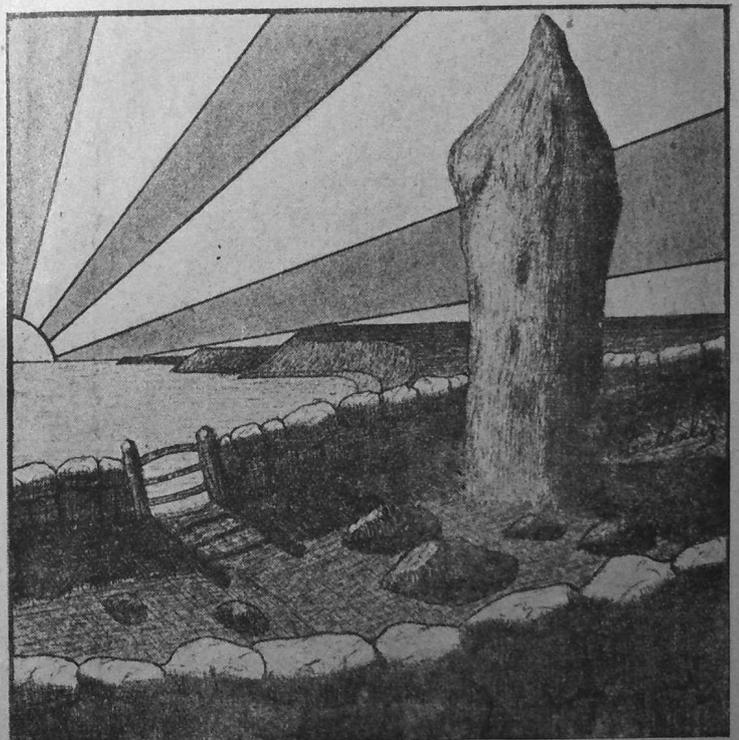
« En lisant *Breiz divarvel*, chacun pourra se rendre compte comment un fils du peuple, par la volonté et par le travail, devient un Breton conscient, un Barde inspiré et un Homme, dans l'acception la plus large du mot ».

Se peut-il un plus bel éloge ?

CAMILLE LE MERCIER D'ERM.



BREIZ DIVARVEL

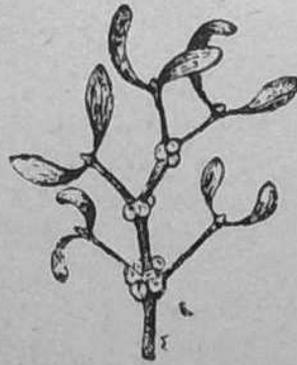


IMMORTELLE BRETAGNE

Dessin de MATHALIZ (*Breiz divarvel*).

IMPRIMERIE DE BREIZ DISHUAL

1913





Breiz d'ar Vreiziz! — Ia Bretagne aux Bretons!